

LE PROPAGATEUR

Vol. III

MARS 1906

No 3

Chronique mensuelle. — La Messe. — Comment gouverner une paroisse difficile ou dans des circonstances difficiles. — Le Drame de la vie. — Joseph d'Arimathie.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE : La lettre du Pape à la France. — La réprobation de la séparation. — Les avis de Sa Sainteté. — Anecdote : Pie X et l'ambassadeur de France. — Les troubles au sujet des inventaires. — Un article de la Semaine Religieuse de Paris. — La chute du cabinet Rouvier. — Le Pape lui, reste debout ! — La conférence d'Alger dans une salle à manger ? — L'oncle de l'Europe : — Edouard VII. — Le baptême d'une future reine. — Un souvenir de Jacques Cartier. — Le château Ramezay. — Nos grands hommes et leurs actes ? — Le Secrétaire de la Province au conseil de l'Instruction publique. — Le Bill de Rimouski. — Le rôle du clergé reconnu par Mr. Langlois M. P. P. — Le sacre de Mgr Bernard. — Nos défunts.

Le Pape a parlé au peuple français, et, à son ordinaire, il l'a fait magistralement. Quelle force de calme et d'énergie dans ce verbe, qui tombe des hauteurs du Vatican, et qui, sans rigueur parce que sans haine, tout en protestant de la façon la plus claire contre une loi injuste, convie pourtant à la prière et à l'action prudente, plutôt qu'à la guerre, tous les hommes de bonne volonté. A l'heure où nos lecteurs liront ces lignes, ils connaîtront déjà le document papal, que tous les journaux publient. Nous n'en voulons détacher que deux citations qui marqueront pour les siècles la fermeté et tout ensemble la prudence de Pie X.

Voici comment Sa Sainteté proteste contre la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, votée par la Chambre et le Sénat français :

C'est pourquoi, Nous souvenant de Notre Charge apostolique, et conscient de l'impérieux devoir qui Nous incombe de défendre contre toute attaque et de maintenir dans leur intégrité absolue les droits inviolables et sacrés de l'Eglise, en vertu de l'autorité suprême que Dieu Nous a conférée, Nous, pour les motifs exposés ci-dessus, Nous réprouvons et Nous condamnons la loi votée en France sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat comme profondément injurieuse vis-à-vis de Dieu qu'elle renie officiellement, en posant en principe que la République ne reconnaît aucun culte. Nous la réprouvons et condamnons comme violant le droit naturel, le droit des gens et la fidélité publique due aux traités; comme contraire à la constitution

divine de l'Eglise, à ses droits essentiels et à sa liberté; comme renversant la justice et foulant aux pieds les droits de propriété que l'Eglise a acquis à des titres multiples et, en outre, en vertu du Concordat. Nous la réprovo-
 nous et condamnons comme gravement offensante pour la dignité de ce Siège apostolique, pour Notre personne, pour l'épiscopat, pour le clergé et pour tous les catholiques français. En conséquence, Nous protestons solennellement et de toutes Nos forces contre la proposition, contre le vote et contre la promulgation de cette loi, déclarant qu'elle ne pourra jamais être alléguée contre les droits imprescriptibles et immuables de l'Eglise pour les infirmer.

Se peut-il trouver des accents plus énergiques et plus forts? Et quand l'on sait que l'homme qui parle ainsi ne possède aucune armée, ni sur terre, ni sur mer; que partout des gouvernements impies prétendent qu'il ne représente plus qu'une religion qui s'éteint, qu'il n'est qu'un fantôme — le blanc fantôme du Vatican —! Oui, mais il reste et il restera, quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse, la plus haute puissance morale qui soit sur terre. Et c'est pourquoi, sa parole a produit par tout l'univers civilisé une très profonde impression.

Mais le Pape est toujours bon, il veut épuiser les moyens de miséricorde avant de recourir peut-être aux armes spirituelles que la Providence lui met en mains. Il convie les évêques et les prêtres "à la plus parfaite union de cœur et de volonté." Il les assure qu'il leur adressera "en temps opportun des instructions pratiques, pour qu'elles leur soient une règle de conduite sûre au milieu des grandes difficultés de l'heure présente." Puis, s'adressant aux fidèles, Pie X écrit cette page, que les catholiques du monde entier auront profit à lire et à méditer:

Et maintenant, c'est à vous que Nous Nous adressons, catholiques de France; que Notre parole vous parvienne à tous, comme un témoignage de la très tendre bienveillance avec laquelle Nous ne cessons pas d'aimer votre pays et comme un réconfort au milieu des calamités redoutables qu'il va vous falloir traverser. Vous savez le but que se sont assigné les sectes impies qui courbent vos têtes sous leur joug, car elles l'ont elles-mêmes proclamé avec une cynique audace: "décatholiciser" la France. Elles veulent arracher de vos cœurs, jusqu'à la dernière racine, la foi qui a comblé vos pères de gloire, la foi qui a rendu votre patrie prospère et grande parmi les nations, la foi qui vous soutient dans l'épreuve, qui maintient la tranquillité et la paix à votre foyer et qui vous ouvre la voie vers l'éternelle félicité. C'est de toute votre âme, vous le sentez bien, qu'il vous faut défendre cette foi. Mais ne vous y méprenez pas; travail et efforts seraient inutiles si vous tentiez de repousser les assauts qu'on vous livrera, sans être fortement unis. Abdiquez donc tous les germes de désunion s'il en existait parmi vous. Et faites le nécessaire pour que dans la pensée comme dans l'action, votre union soit aussi ferme qu'elle doit l'être parmi des hommes qui combattent pour la même cause, surtout quand cette cause est de celles au triomphe de qui chacun doit volontiers sacrifier quelque chose de ses propres opinions.

* * *

Encore une fois, peut-il se trouver quelque part un verbe humain qui fasse entendre de plus nobles et de plus dignes accents? Ah! c'est que le verbe de Pie X c'est le fidèle écho du Verbe de Dieu!

En lisant cette lettre admirable, je pensais à ce mot du même Pape Pie X, s'entretenant une dernière fois avec l'ambassadeur de France, M. Nisard, avant la rupture. M. Nisard s'efforçait d'amener le Souverain Pontife à désavouer le Cardinal Merry del Val et à retirer la fameuse note de protestation contre le voyage à Rome du Président Loubet. Il annonçait que le concordat serait dénoncé, que le budget des cultes serait supprimé... Et Pie X aurait vivement reparti: "Ah! ne parlons pas d'argent dans une affaire d'aussi haute importance. Que l'on garde l'argent, mais qu'on donne la liberté!"

* * *

Hélas, c'est l'argent et c'est la liberté que l'on continue à vouloir arracher tout à la fois aux catholiques de France!

Comme préliminaires à l'application de la loi de séparation, on a commencé à procéder aux inventaires des églises de France. Des troubles sérieux ont éclaté un peu partout. Les catholiques, dans plusieurs églises, ont opposé aux agents du gouvernement de vives récriminations, des barricades de chaises, des cris et des huées... On dirait vraiment que la guerre civile va s'allumer. De loin, c'est difficile à juger, tout cela. Les courriers d'Europe nous apportent des colonnes et des colonnes de journaux, pleines de faits, dont quelque-uns brisent le cœur d'un croyant. Dire qu'on est allé jusqu'à enfermer un chien dans un tabernacle! Il était vide sans doute, mais qu'importe, quel sacrilège dérision!

La *Semaine Religieuse* de Paris dégage ainsi pour les catholiques la part des responsabilités: "Mais à l'heure même où nous écrivions (allusion à un article précédent), l'intervention de la police et de la force armée, dans les opérations de l'inventaire, venait soudainement exaspérer les fidèles venus dans les églises pour assister à la protestation de leurs pasteurs (laquelle était commandée par l'autorité ecclésiastique). Les *prêtres*, vainement, exhortent à la modération. Leur autorité est méconnue. Elle l'est même, dans certains cas, avec une violence des plus regret-

tables. "Vous n'êtes ici, dit-on, que notre gérant!" Et des femmes, des vieillards, des jeunes gens, presque des enfants, avec un courage et un désintéressement qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, alors même qu'on serait obligé de les blâmer, s'exposent aux pires violences de la force armée, non pas pour empêcher leur effet, mais pour leur donner, au contraire, l'occasion de se produire, de peur que nos ennemis continuent à se targuer — comme par le passé — de l'éternelle veulerie des catholiques. Nous blâmerons ces vaillants puisqu'ils ont agi contre les ordres des pasteurs..."

Où, mais il faut avouer que c'est là une façon de blâmer qui est tout voisine de l'éloge?

* * *

En tout cas, l'effet de ces *résistances* aux inventaires, qu'on aurait volontiers de loin jugées inutiles, vient de se produire hier de façon assez inattendu. Le cabinet Rouvier, à peu près la doublure du néfaste Cabinet Combes, a été mis en minorité à la Chambre, et il est tombé. Les socialistes et autres radicaux lui reprochaient d'avoir la main trop faible, M. Ribot et ses nationalistes aidés des républicains et monarchistes de la droite lui opposaient au contraire, fort justement, sa mise en opération trop agressive et brutale. L'union des uns et des autres a donné la minorité au parti ministériel. A la suite de Waldeck-Rousseau et de Combes, Rouvier est tombé.

Et le Pape, au Vatican, reste debout! *Non provalcunt adversus eum!*

* * *

Debout, Pie X? Oh! oui, et superbement encore! Depuis le commandement de Jésus à ses apôtres: "Ite et docete"—"Allez et enseignez," je me demande s'il est dans l'histoire un plus grand geste que celui de Pie X au lendemain de la rupture du concordat, créant et sacrant lui-même, au Vatican, le 25 février 1906, quatorze évêques, pour les envoyer en France! "Ite et docete!"

Les hommes ont beau s'agiter, c'est Dieu qui mène.

* * *

Je ne sais pas si c'est cela au juste que pensent et croient les plénipotentiaires des Puissances, réunis depuis six semaines à Algésiras, pour le règlement de la question du Maroc? Ils ont l'air plutôt de compter sur la force de leur diplomatie. Aux dernières nouvelles, ils ne s'entendent pas encore, bien que le représentant de l'Angleterre et celui de la Russie aient fait des avances pour amener l'Allemagne à céder sur un point important.

Advienne ou non la guerre, beaucoup pensent que l'Angleterre y trouvera quelque profit. C'est un peu sa manière à la fière Albion de manger les marrons que d'autres font cuire?

Toujours est-il qu'un correspondant du Gaulois (Paris) a décrit un dispositif de la salle à manger de l'hôtel *Reina-Christina*, où dînent tous ces diplomates, qui est fort intéressant et pourrait bien être symbolique. Comme lui, je le donne à mes lecteurs pour ce qu'il vaut.

Les tables n'ont pas été fixées, ni réservées, comme on dit dans les grands restaurants de Paris, ni disposées par ordre protocolaire; toutefois, un je ne sais quoi de régulier, de symétrique, donne à l'ensemble de la salle une apparence officielle.

Détail piquant: Au lieu de mettre sur chaque table une carte indiquant le nom de ceux qui l'ont retenue, on a mis sur les tables de chaque mission deux tout petits drapeaux, en trophée, fixés dans le milieu des fleurs.

Les petits drapeaux de chaque table sont aux couleurs de la nation représentée par les diplomates assis à cette table. Toutes ces couleurs, bleu, vert, jaune, noir, rouge, blanc, s'harmonisent parfaitement et semblent fleurir comme des symboles de fraternité universelle.

En tout cas le spectacle de tous ces diplomates, vers lesquels les yeux du monde sont tournés, réunis dans une même salle, presque familièrement, poursuivant un but commun, très humain d'ailleurs, est fort amusant — pour le moment.

L'Angleterre seule manque dans cette salle à manger. Ses représentants sont à Gibraltar, (1) mais l'administration de l'hôtel, espérant les avoir, avait préparé une table ainsi que le vase de fleurs avec les deux petits drapeaux anglais. Personne n'étant venu, le maître d'hôtel a mis la décoration de la table anglaise sur la grande cheminée du fond, en tête de la salle, si bien que ces repas diplomatiques internationaux ont l'air d'être protégés par le pavillon de la Grande-Bretagne. Ce n'est, je le répète, qu'un pur hasard!..

* * *

C'est un hasard aussi sans doute, mais il n'en est pas moins digne de remarque, qui veut que le roi d'Angleterre — le Pacifi-

(1) L'on sait qu'Algésiras est tout voisine de Gibraltar. — E. J. A.

cateur — soit l'oncle de l'Europe, au même titre que Christian IX en était le beau-père.

Un de ses neveux est empereur d'Allemagne, un autre est empereur de Russie, un troisième grand-duc de Hesse et un quatrième roi de Norvège.

Une de ses nièces est impératrice de Russie, une autre sera reine de Grèce, une troisième sera reine de Roumanie et une quatrième vient d'être fiancée au roi d'Espagne.

Huit neveux et nièces régnant ou appelés à régner, cela n'est déjà pas mal. Mais cette liste doit se compléter par l'adjonction d'une fille qui est reine — la reine Maud de Norvège — et de deux beaux-frères régnant actuellement, le roi de Grèce et le roi Frédéric VIII de Danemark.

* * *

L'une de ces royales nièces, Eva de Battenberg, la fiancée du roi d'Espagne, vient d'abjurer le protestantisme. Elle a été baptisée et a fait sa première communion ces jours derniers.

Quelques fanatiques anglais ont protesté, mais le roi et la nation anglaise ont fermé les yeux. Nous sommes loin des temps d'Henri VIII et d'Elisabeth.

* * *

C'est à un article tout récent de M. J. A. Chicoyne, le distingué publiciste, un moment terrassé par la maladie mais non vaincu grâce à Dieu, l'ancien député-journaliste dont la plume si sûre d'elle-même a donné tant de bonnes pages à notre histoire et à nos lettres, que j'emprunterai aujourd'hui la transition qu'il me faut pour passer d'Europe en Amérique.

Dans cet article donc, où il est question de Saint-Malo et de Cartier, M. Chicoyne explique la provenance d'un vitrail historique, que l'on conserve précieusement à Sherbrooke.

«J'ai connu, écrit-il, en M. LeTarouilly un vrai breton de la vieille roche, un chrétien convaincu et un sincère admirateur de notre pays. Comme tous les catholiques de France, il avait commencé à éprouver de très fortes sympathies pour le peuple canadien à la suite du mouvement de nos zouaves volant à la défense du Vatican. Il prenait un intérêt tout spécial à la colonisation dans les Cantons de l'Est et, c'est à l'intention de nos compatriotes établis dans cette région, qu'il eut la gracieuseté de me donner, en 1882, le vieux vitrail orné du portrait de saint Julien et détaché, 17 ans auparavant, des murs de Limoilou.(1) J'ai cru que l'endroit le plus sûr et le plus convenable pour cette relique était le musée du Séminaire St Charles-Borromée, à Sherbrooke. Messieurs les Directeurs de la maison étaient en état mieux que personne d'apprécier et de garder ce trésor archéologique.

(1) Maison de Jacques-Cartier.

* * *

Une autre relique historique, beaucoup plus importante mais moins ancienne, c'est notre château Ramesay, à Montréal. Il fut construit, il y a deux cents ans (1705), par M. de Ramesay, gouverneur de Montréal. Il servit de théâtre à plus d'un événement important. Après la mort de l'épouse de M. de Ramesay, le *château* devint la propriété de la compagnie des Indes. On y dut conclure plus d'un *marché* considérable. Après la capitulation, il passa à William Grant, époux de Madame Lemoine de Longueil. Leurs héritiers, en 1774, cédèrent l'édifice au gouvernement. Il entra dans une période de gloire. Cette même année les Canadiens français y donnaient un banquet à Sir Guy Carleton. L'année suivante, les généraux américains y établissaient leurs quartiers. Franklin et Carroll (plus tard archevêque) y logèrent. Puis ce fut le pied-à-terre des gouverneurs en visite à Montréal. Lors des troubles de 1837, le gouvernement logea au château Ramesay. Depuis... il a vu siéger chez lui la cour des magistrats, la cour civile, il a connu les ébats des élèves de l'École normale et ceux des étudiants du Laval... L'on comprend si la société des *antiquaires* veille dessus avec un soin jaloux! C'est ce qu'elle fait depuis 1891 et nul doute qu'elle veillera longtemps.

J'en parle parce que, mercredi le 21 février, on a célébré avec beaucoup de solennité, en présence de Lord Grey, notre Gouverneur, le bi-centenaire du *château*. C'est un événement qu'il convient de signaler à l'attention.

* * *

De l'histoire ancienne passons, en faisant un pas de géant (comme disait le doyen de mes confrères de classe à Ste-Thérèse dans une discussion fameuse), à l'histoire contemporaine. Je dois glisser et ne pas appuyer, le cadre de ma chronique ne me le permet pas. Mais je veux dire un mot des projets que des hommes publics importants ont mis devant l'opinion, ces semaines dernières. Ce ne doit pas être commode de conduire les peuples; j'aime beaucoup mieux faire des chroniques! Nos grands hommes donc voudraient faire de grandes choses. Mais ils n'ont pas d'argent. Ils sont réduits souvent à ne faire que des grands discours. Et les journalistes qui sont obligés de *dire quelque chose* tous les jours, comment voulez-vous qu'ils n'y aillent pas de leurs petits projets pour sauver le pays ou la province? Moi, j'ai beaucoup de sympathie pour les journalistes.

Mais brusquons la transition. On a voulu faire entrer le Secrétaire de la Province de droit dans le conseil de l'Instruction publique. Les membres du Conseil, à une forte majorité, ont, sur demande d'ailleurs courtoise, exprimée l'avis qu'ils se passeraient volontiers de la présence du *ministre voilé* que leur offrait le Cabinet Gouin. Le correspondant parlementaire de la Patrie — qui est un garçon d'esprit et d'avenir — a ainsi expliqué le cas avec des réminiscences classiques :

Et le conseil, par un vote de 15 à 8, s'est déclaré contre le projet. MM. Chapais, Tellier, Crépeau et Delège sont les seuls laïques de la majorité.

On raconte qu'un écolier refusait de nommer les lettres qu'on lui montrait et que le maître lui demandant pourquoi il résistait, il répondit: Je ne veux pas dire A, parce que si je dis A, vous me ferez dire B, et ainsi de suite. La majorité du comité catholique a fait de même, elle n'a pas voulu laisser passer un principe dont les conséquences l'effrayent, elle n'a pas voulu commencer à dérouler le fil des concessions parce qu'on ne sait jamais où il s'arrêtera, elle n'a pas voulu laisser entrer le cheval de Troie par la brèche.

* * *

Le *Bill* de Rimouski, où l'on proposait de taxer les biens ecclésiastiques, a aussi fait verser des flots d'encre et d'éloquence. Les autorités locales, religieuses et civiles, se sont, paraît-il, entendu pour que ce *Bill* fut amendé au Conseil Législatif de façon à exempter complètement de l'impôt le cimetière et les hôpitaux, laissant aux autres biens ecclésiastiques à payer, comme *taxes spéciales*, pour les canaux d'égoût et d'aqueduc et pour la protection contre les incendies.

* * *

On s'est du reste beaucoup occupé d'instruction publique, à la session qui vient de se terminer à Québec, ou pour mieux dire, on en a beaucoup parlé? On en veut toujours plus ou moins au clergé, mais on se garde bien de le dire ouvertement. D'ailleurs il est impossible de ne pas voir des faits qui crèvent les yeux, et, même parmi ceux qui voudraient voir le gouvernement maître absolu de l'instruction publique, ils sont rares ceux qui oseraient dire que le clergé jusqu'ici n'a pas à peu près *tout fait* en matière d'instruction, dans notre pays.

En répondant au Dr Jobin, de Québec, le remuant député de St Louis, à Montréal, M. Langlois, a prononcé en forme d'exode insinuant les paroles que voici. Elles méritent d'être conservées dans nos modestes annales. Je les ai relevées dans le *Canada*, dont M. Langlois, est le principal directeur et rédacteur.

Le Dr. Jobin a fait un bel éloge du clergé. M. Langlois veut aller plus loin. Il déclare que les seuls hommes qui, jusqu'ici ont chez nous fait leur devoir en faveur de la cause de l'instruction publique, ce sont les membres du clergé. Si le reste de la population, si le gouvernement avaient fait autant, nous ne serions pas où nous en sommes.

* * *

Le sacre de Mgr Bernard, évêque de St Hyacinthe, a eu lieu le 15 février dans la cathédrale du nouveau prélat. Ne pouvant en parler de façon convenable, vu l'abondance de matières pour cette livraison, je renvoie nos lecteurs à la *Semaine Religieuse* de Montréal du 19 février courant. Qu'il me suffise ici de dire d'un mot que cette fête du sacre de Mgr Bernard fut très consolante pour son diocèse et très brillante pour lui-même. Sans y prétendre, c'est bien sûr, il s'est montré grand évêque.

* * *

En tête de la liste de nos défunts, ce mois-ci, on me permettra de placer le nom de Son Eminence le Cardinal Perraud, évêque d'Autun et membre de l'Académie française, décédé le 11 février, à 78 ans.

Les journaux de ce soir (10 mars) nous annoncent la mort de Sa Grandeur Mgr l'archevêque O'Brien, d'Halifax. Le prélat est mort subitement presque, chez lui, à Halifax, à 63 ans.

Dans le cours du mois nous avons également perdu :

M. le Chanoine Trépanier, l'héroïque apôtre, depuis 35 ans, de l'œuvre ingrate qu'est l'instruction des sourdes-muettes;

Mgr David Shaw Ramesay, prélat de la maison du pape, mort à Montréal, à 81 ans ;

M. l'abbé Georges Vaillancourt, curé, depuis près de 40 ans, à St Georges de Windsor (Sherbrooke) ;

M. l'abbé Béchard, de London, Ont., mort à l'Hôtel-Dieu de Windsor, à 52 ans ;

Et enfin, hier après-midi (9 mars), ici à l'Hôtel-Dieu de notre ville, le pieux sulpicien que fut M. J. F. X. Léveillé, mort à 56 ans.

De profundis, clamavi... ?

L'abbé Elie J. Duchais

LA MESSE ⁽¹⁾

La Croix et la Messe.

C'est d'ailleurs au pied de l'autel que naît et se développe l'esprit de prière. Où sont en effet les âmes qui prient avec une foi aussi simple qu'invincible, qui montent vers Dieu d'un seul élan et tiennent leurs regards attachés sur lui, avec la même facilité, avec autant d'attrait que sur un visage aimé? Cherchez-les parmi les chrétiens qui vont tous les jours à la messe. Il sort de l'autel une impression de vie divine qui renouvelle leurs idées, leurs sentiments, leurs habitudes et jusqu'à leur attitude et à leur démarche, on les reconnaît à un air de dignité, de gravité et de modestie que donne seule la fréquentation des saints mystères. Une lumière vive et pénétrante leur rend de plus en plus sensible la vérité de Dieu; leur foi se transforme en une sorte de vision; dès qu'ils entrent dans une église, ils sentent que Notre-Seigneur est près d'eux, comme les disciples d'Emmanaüs, à l'ardeur qui les anime; ils lui parlent et ils l'écoutent, car ils entendent sa voix, une voix inarticulée mais distincte, et qu'ils reconnaissent toujours; leur prière prend ainsi d'ordinaire la forme d'un doux entretien, familier et plein d'abandon. La prière est l'accent de la piété; elle en révèle le cœur, comme la voix humaine réfléchit toutes les nuances de l'âme. Ils prient volontiers et ils savent prier parce qu'ils aiment. Le sentiment de la bonté de Dieu domine dans leur âme le souvenir de sa majesté et ils vont vers lui comme vers un père; la crainte n'est plus pour eux que la pudeur de la confiance.

Le saint sacrifice est la meilleure école de la vertu chrétienne. On y apprend sans effort tous ses devoirs. Avec la lumière, c'est là aussi qu'on trouve la force. Sans parler ici des secours indispensables que l'âme y puise par la prière, la vertu chrétienne a besoin pour se soutenir, de s'appuyer sur l'espérance, et pour grandir, d'être vivifiée par l'amour. Or, nulle part nous ne voyons plus clairement qu'au pied de la croix ou de l'autel, c'est tout un, le sens et le but de la vie humaine; nulle part, non plus,

(1) Voir PROPAGATEUR du mois de février.

nous ne croyons davantage à l'amour et nous ne sommes plus excités à "aimer Dieu qui nous a aimés le premier."

Toutes les règles de la vie chrétienne se résument dans une seule règle, et tous nos devoirs dans un devoir, celui que l'Apôtre nomme "la parole de la croix," et que Notre-Seigneur a consigné dans cette formule si précise et si profonde: "Celui qui veut venir après moi doit se renoncer lui-même, porter sa croix tous les jours, et me suivre!" Non que le sacrifice soit proprement l'essence même de la vertu, mais il en est la condition universelle et absolue. "Aimer Dieu et le servir lui seul, c'est là tout l'homme," tout son devoir et son unique fin. Pour aimer Dieu d'un amour qui emporte vers Dieu "tout l'homme," qui inspire et règle toutes ses pensées, tous ses désirs, toutes ses volontés selon la volonté de Dieu, "pour suivre Dieu," enfin, et lui obéir toujours en tout, il faut "se renoncer soi-même," car la nature, livrée à elle-même, n'a d'autre règle que son plaisir. Or, la vertu consiste essentiellement à sacrifier cet instinct fondamental de la nature qui rapporte tout à soi, et n'agit que pour soi, pour mettre à la place l'habitude de rapporter tout à Dieu, d'agir avant tout pour Dieu, "de chercher en toutes choses d'abord le royaume de Dieu et sa justice." Le sacrifice est donc inséparable de la véritable vertu et de tous les efforts que nous faisons pour l'atteindre. A toutes les étapes de la vertu, du plus bas degré où naît l'union avec Dieu par la fuite du péché mortel jusqu'au plus élevé où cette union se consomme dans le pur amour, l'âme rencontre le sacrifice: "Vous ne ferez de progrès, dit *l'Imitation*, qu'autant que vous vous ferez violence." Bien plus, à mesure que l'âme s'élève de vertus en vertus, le sentier devient plus rude, la loi du sacrifice plus exigeante, tant qu'enfin, arrivée au terme, à la sainteté, elle brise tous les liens qui l'attachent à la terre. Le sommet de la perfection ressemble à celui des hautes montagnes, où l'homme ne peut plus respirer, où toute vie s'éteint, où règnent le désert et un silence éternel. Ainsi l'âme des saints se dépouille de toute attache aux créatures et n'a plus qu'un désir: "être clouée à la croix avec Jésus-Christ." A ces hauteurs, on n'entend plus que des cris sublimes: "Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi." "Dieu seul! Dieu seul! Mon Dieu et mon tout!... Ou souffrir ou mourir!... Non pas mourir, mais souffrir."

Comme toutes les sciences pratiques, la science du sacrifice s'apprend plus par l'exemple que par les préceptes. Parmi ceux

qui se sont donnés comme les maîtres de la vie, il n'y en a qu'un que les hommes aient compris et qu'ils aient suivi, parce qu'il a fait ce qu'il a dit, et qu'il a dit simplement de faire ce qu'il a fait lui-même. Il a dit: "Bienheureux les pauvres," et il a vécu pauvre jusqu'au point de n'avoir pas une pierre pour reposer sa tête: "Bienheureux les doux," et on l'a vu "doux et humble de cœur," souffrant toutes les injures sans s'agrir, véritable agneau qui se laisse "mener à la boucherie sans pousser une plainte." "Bienheureux les miséricordieux;" et il n'a pas jeté la pierre à la femme adultère; et sur la croix, il a prié pour ses bourreaux; "Bienheureux ceux qui ont le cœur pur;" et il a pu jeter ce défi à ses ennemis: "Qui de vous me convaincra de péché?" "Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice;" et "il a porté sa croix," "il s'est offert parce qu'il l'a voulu" pour les péchés du monde, et il est mort "en remettant son âme à son Père." Seul il a réalisé le sublime idéal dont il a donné la formule dans ces paroles: "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait." Encore une fois la règle fondamentale de la morale chrétienne, qui renferme toutes les autres et qui peut les suppléer toutes est celle-ci: "Regardez" Jésus-Christ et "faites selon ce modèle."

Et ce n'est pas un pâle souvenir décoloré par les siècles qui flotte au hasard dans la mémoire de l'humanité. "Le Maître est là qui nous appelle," qui parle à qui veut l'entendre, qui redit les mêmes vérités et toujours avec cette éloquence invincible de l'exemple. "Il demeure avec nous" et c'est pour nous raconter perpétuellement sa vie et sa mort, et il est impossible, les chrétiens qui vivent de la foi le savent bien, de ne pas le revoir à la messe, tour à tour dans la crèche de Bethléem, dans l'atelier de Joseph, traversant les bourgades de la Judée et de la Galilée, semant la vérité et les miracles, et mourant au Calvaire quand tout est consommé. La messe a cette vertu pour les âmes qui croient et qui aiment, de leur donner comme une seconde vue, de les introduire dans un monde où brille un autre soleil, de leur faire sentir toutes les émotions les plus pures, les plus profondes et les plus nobles de la vie. Où donc a-t-il coulé plus de vraies larmes et des larmes plus douces? Où l'amour a-t-il fait des serments plus généreux et plus inviolables? Où la douleur a-t-elle trouvé de plus suaves et de plus fortifiantes consolations; la vertu, plus de forces pour grandir jusqu'à l'héroïsme? Non, ce ne sont point de vains fantômes, les simulacres d'une vie depuis longtemps éteinte qui

hantent l'imagination ; Jésus-Christ est vivant, il est là sur l'autel et il parle et il agit ; et il est bien vrai que " nous avons entendu sa voix et que notre cœur bat au contre-coup des mouvements de son cœur."

Du reste, à part la souffrance qui n'est que l'accident passager d'une vie mortelle, que manque-t-il au sacrifice eucharistique, pour être la leçon vivante de toutes les vérités que nous devons croire " et faire ? " Voici, en effet, le dernier degré des condescendances divines dont l'amour traça, de toute éternité, le plan merveilleux. Le Dieu qui se cache sous le voile brillant de la nature, qui s'est effacé sous le voile obscur de l'humanité, s'ensevelit sous l'apparence de la plus vile matière ; là, tout disparaît, même sa forme humaine, il est comme s'il n'était pas, et, poussant la bonté jusqu'au bout de sa puissance, il s'abîme dans le sein de nos misères sans fond.

" Il a obéi jusqu'à la mort : " il est toujours aussi soumis à la volonté de son Père, aussi zélé pour la gloire de Dieu : " il nous a aimés et il s'est livré pour nous," sa charité envers les hommes s'est dépassée dans son sacrement, si l'on peut ainsi dire, pour rester égale à elle-même : ne pouvant mourir, il se donne.

Mais quelle est la vertu dont l'âme chrétienne ne contemple le parfait modèle dans Jésus eucharistique ? Voulez-vous mourir au monde, élever entre vous et lui les barrières du cloître, et dans la solitude " ne respirer plus que du côté du ciel ? " Regardez : c'est pour vous que Jésus est " le Dieu caché " et que sa prière est perpétuelle. La Providence, au contraire, vous a-t-elle retenu au milieu du monde pour y remplir une des fonctions de la vie active sur lesquelles repose la société ? Quelle que soit votre tâche, éclatante ou obscure, vous avez le devoir de ne pas vous enfermer dans le monde étroit des sensations, d'appliquer à des phénomènes transitoires des vérités éternelles et sublimes, de faire enfin, avec vos actions de chaque jour, même les plus vulgaires, une œuvre divine. Regardez : Jésus-Christ d'un peu de pain et de quelques gouttes de vin fait son corps et son sang, renouvelle son sacrifice pour la plus grande gloire de Dieu et le salut du monde. " Voyez et faites de même." Qu'est-ce qu'un verre d'eau ? Le prix de Dieu si vous le voulez : donnez-le à un pauvre au nom de Jésus-Christ. Quoi que vous fassiez, vous pouvez et vous devez animer ainsi vos efforts de l'intention d'obéir et de plaire à Dieu ; sans cela " vous travaillerez dans la nuit et en vain." Auriez-vous gagné des batailles, donné les lois les plus sages à un peuple,

soumis la nature à votre génie pour le plus grand profit de l'humanité, quand "la figure de ce monde aura passé," quand toutes choses et vous-même vous apparaîtrez dans la lumière de l'éternelle vérité, il ne vous restera, de toutes les grandes choses que vous aurez faites, que d'avoir voulu servir Dieu. Là, en définitive, est toute la vie morale, toujours possible, égale pour tous. Elle se mesure, non à l'œuvre extérieure que les hommes voient, mais à la bonne volonté qui leur échappe et que pénètre le regard de Dieu. Dès lors, il n'y a plus, a vrai dire, qu'un seul devoir, le même pour tous; il commande à tous, toujours et partout, avec la même autorité, sans égard ni aux personnes ni aux circonstances, sans réserve ni condition; seul il imprime à toutes nos œuvres le sceau vraiment authentique de la vertu; seul, il laisse dans les âmes, quand il est obéi, la trace immortelle du mérite.

Si nous ne nous trompons, cette vérité essentielle et si méconnue est celle qui éclate avec le plus d'évidence dans le sacrifice eucharistique. Que fait Notre-Seigneur à la sainte messe? En vérité, nous ne lui voyons rien faire et la foi ne nous apprend qu'une chose, c'est que pour rendre gloire à son Père, il se réduit aux apparences d'une matière insensible et inerte. Il est impossible de nous enseigner plus clairement que la vertu n'a pas besoin d'un grand théâtre, "que sa beauté est tout intérieure," que ceux-là se trompent qui ne la cherchent que dans le bruit et l'éclat. La plupart des hommes sont condamnés à ne faire toute leur vie que de petites actions, à passer sur la terre sans y laisser un souvenir. A cette foule sans nom, Notre-Seigneur offre l'exemple de sa vie sacramentelle dont aucun rayon ne transparait aux yeux de la raison ni des sens, bien que cet autel où l'on ne le voit même pas soit le trône d'où il gouverne le monde.

Mais, s'il s'agit de savoir quelle est la *matière* de cette *forme* universelle du devoir, l'autel de Jésus-Christ est la chaire d'où il nous enseigne à discerner et à faire le bien en même temps qu'à le vouloir. Le chrétien qui va à la messe, s'il ne s'enferme pas dans un vain formalisme, s'il sait ce qu'il fait et fait ce qu'il doit, y rencontre le souvenir toujours vivant d'un Dieu qui venant sur la terre y a choisi pour sa part la pauvreté, le travail d'une condition vile, les souffrances d'une mort cruelle et prématurée. Osera-t-on prétendre que, dans la mêlée des intérêts, l'image du crucifix ne se dressera jamais devant le chrétien habitué à la contempler, pour mettre un frein à son égoïsme et l'empêcher d'entreprendre sur les droits du prochain? Nos pères plantaient la croix dans leurs

champs, sur leurs chemins, ils voulaient la voir partout, non seulement parce qu'elle parlait d'espérance mais parce qu'elle leur rappelait leurs devoirs : c'est, en effet, "une grande diseuse de vérités." Aujourd'hui ce spectacle est intolérable à bien des gens ; la vue de la croix blesse les yeux pleins de luxure et d'injustice, et il ne faut pas chercher une autre explication de la fureur des nouveaux iconoclastes.

La messe, c'est l'image de la croix en action ; encore une fois, le chrétien ne l'ignore pas, il sait que le Sauveur l'a instituée la veille de sa mort et en mémoire de sa passion. Et quand même sa pensée ne remonterait pas à des circonstances si propres à lui conseiller "d'user de ce monde comme n'en usant pas," il sait que Jésus-Christ, à la fois présent et caché dans l'Eucharistie pour l'amour de Dieu et des hommes, obéit à la voix d'un mortel qui peut être un indigne, et consent à venir tous les jours sur la terre, sans y revendiquer d'autre place que celle qu'on veut bien lui faire. Où recueillera-t-il jamais des inspirations plus pressantes de justice et de charité, de modération, de patience, d'humilité, de dévouement, de toutes les vertus enfin qui font triompher l'esprit de la chair et qui assurent la paix sociale ?

Il y a des hommes, dira-t-on, qui croient que Jésus-Christ "s'anéantit" pour eux chaque jour sur l'autel et qui sont néanmoins livrés à toutes les convoitises ? Sans doute : l'esprit de l'homme n'a sur son cœur qu'un empire borné et toujours incertain. Où trouver parmi nous l'être privilégié qui ne soit pas "un amas de contradictions ?" La vérité morale n'a sur l'âme humaine d'autre influence que celle que l'âme elle-même lui accorde ou plutôt lui communique ; elle ne pénètre dans l'intelligence que par la porte du cœur, il faut l'aimer déjà pour y croire. Il ne suffit pas de lui faire, une place dans nos convictions. C'est l'amour qui la fait naître ; elle n'a de force que par l'amour. Il faut y attacher les regards, désirer de la voir toujours plus éclatante et vouloir qu'elle règne, en effet, sur l'âme tout entière, sans cela, elle se voile, elle rentre dans l'ombre ; elle est en nous comme si elle n'y était pas, elle reste étrangère à nos idées, à nos sentiments, à notre conduite. Nous ne faisons pas la vérité morale mais nous lui donnons la vie ; or, la plupart des chrétiens "ne vivent pas de leur foi ;" ils connaissent vaguement les vérités qu'ils croient et n'y pensent presque jamais. Au lieu d'être comme un soleil toujours sur l'horizon, inondant tous les lieux à la fois de ses rayons et répandant partout la chaleur en même

temps que la lumière, la foi, pour un trop grand nombre d'âmes, c'est une petite lampe que l'on allume par intervalles, que l'on place dans un coin, qui jette sur quelques objets environnants une lueur indécise et laisse dans la nuit le reste de la maison.

L'abbé BRETON.



Comment gouverner une paroisse difficile ou dans des circonstances difficiles.

1. — S'attirer la confiance.

La première et la plus indispensable condition de succès, c'est de gagner l'affection et la confiance publique. Il faut se faire aimer des hommes avant de chercher à les convertir. Il importe donc que le curé, en ces circonstances difficiles surtout, prenne les moyens de se faire connaître avantageusement de ses paroissiens, dans le but de se les rendre favorables.

Se montrer constamment gracieux dans son abord, affable dans son langage, poli dans tous ses procédés, populaire envers les pauvres, compatissant envers les malades, doux et patient envers tous. Persuader aux fidèles de toute classe qu'il n'a rien tant à cœur que de leur rendre service, qu'il les aime à l'égal de sa parenté, qu'il les gouvernera en père. Dans ses rapports ne point faire acception des personnes, des fortunes et des rangs. S'il devait y avoir des préférences, qu'elles soient pour la pauvreté et l'infortune.

2. — User de persuasion.

L'intimidation, ici surtout, serait inutile ou funeste. Eclairer l'esprit, dissiper les préjugés, résoudre les objections, convaincre et toucher, voilà ce qu'il s'agit de faire. Le curé ne le fera que par la persuasion. Mettons de côté tout appareil de rigueur.

Nous ne changerons pas les âmes, nous ne réformerons pas les mœurs, par voie d'autorité et de menaces. Nous n'y réussissons que par insinuation. Il y a mille fois plus d'avantages à supplier qu'à ordonner, à exhorter qu'à réprimander, à convaincre, qu'à frapper. C'est à l'aide de ses voies persuasives que nous parviendrons à christianiser doucement et progressivement nos paroissiens indifférents ou mal disposés, à les ramener à l'église, et peu à peu au tribunal de la pénitence et à la table sainte. *Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare.*

3. — Eviter les oppositions.

Il est des hommes qui disposent d'une influence pernicieuse, qui règnent en véritables souverains sur une paroisse, pour la perte des âmes. Ce qu'ils disent est réputé vrai avant toute discussion; ce qu'ils font sert de règle. Ils sont tout pour la masse du peuple. Prendre grand soin de combattre les influences, sans indisposer les personnes. User dans les rapports nécessaires avec ces hommes, d'une extrême modération, de toutes sortes de ménagements, d'égards et de prévenances. A d'injustes et brutales provocations, n'opposer que le silence et la mansuétude.

Tenons pour certain qu'il y a toujours moyen d'adoucir les caractères les plus difficiles, de contenir les susceptibilités les plus farouches, de modérer les hostilités les plus violentes. N'échappons rien dans nos paroles qui soit capable d'envenimer le mal; évitons toute cause de conflits; ne laissons subsister aucun malentendu; prévenons toute mésintelligence. Faisons-nous la réputation d'un homme aux sentiments élevés, et d'une parfaite bienveillance. Donnons la preuve d'une grande égalité d'âme.

4. — Modération en chaire.

Cette modération d'âme doit apparaître dans le langage. Partout où la situation est tendue, que le curé parle en père plutôt qu'en maître. Qu'il sache jeter adroitement un voile sur bien des torts. Qu'il évite en prêchant, de prendre une voix tonnante, un langage menaçant, une attitude de réformateur ou de haut justicier. Qu'il s'interdise toute parole brusque, toute question irritante, tout reproche humiliant, à plus forte raison toute invective et toute personnalité blessante.

De pareils procédés, toujours indignes de la chaire chrétienne, le sont surtout ici, et ne serviraient dans les circonstances présentes

qu'à exciter des tempêtes populaires, à désorganiser ce qui reste de bien dans la paroisse, et à jeter le pasteur maladroît dans d'inextricables difficultés. Mieux vaudrait s'abstenir de prêcher que de prêcher sous l'impression de l'humeur, et de se laisser entraîner à ces mouvements d'indignation qui atteignent les personnes.

5. — Sage lenteur.

Prenons notre temps. Laissons faire quelque chose au temps, ce grand destructeur des préjugés et des abus. Comptons le temps au nombre de nos auxiliaires. On voudrait cueillir des fruits qui n'ont pas eu le temps de mûrir. La sagesse divine fait autrement; agissons comme elle. Les améliorations lentes et successives sont les plus sûres et les plus durables. On risque de tout perdre à vouloir tout brusquer.

En nous confiant une paroisse, on nous prie d'y avancer l'œuvre de la sanctification des âmes, on ne nous demande pas de la consommer. Nous moissonnons ce que d'autres ont semé, nous semons ce que d'autres moissonneront. On peut être animé d'un zèle sincère, très ardent, et se résigner à faire le bien, petit à petit, au jour le jour. Sauf exception, c'est le plus sage parti à suivre; dans les circonstances plus difficiles, c'est l'unique parti raisonnable.

Sachons nous contenter, dans le moment, de quelques améliorations, si minimes qu'elles soient; soyons satisfaits des progrès insensibles que chaque jour amène, sans viser à remettre tout à coup les choses dans un état pleinement satisfaisant. Nous n'avons pas à tarir complètement la source des désordres: toute notre action se borne à les diminuer. Un curé n'est point tenu d'accomplir tout le bien, ni d'arrêter tout le mal qu'il aperçoit, mais de faire prudemment et doucement tout ce qu'il peut. Qu'il fasse donc ample provision de patience, de douceur, de courage et d'égalité d'âme.

Si c'est contre lui personnellement que les paroissiens sont mal disposés, qu'il accentue davantage les dispositions indiquées plus haut; qu'il se réserve avec plus de discrétion encore, qu'il se donne avec plus de prudence, qu'il parle avec plus de mesure, qu'il s'observe avec plus de soin. Qu'il cherche aussi la cause de l'hostilité dont il est l'objet, qu'il demande conseil à un directeur éclairé; et, cette cause découverte, qu'il ne s'épargne en rien pour y remédier.

(Documents de ministère pastoral) . .

Le Drame de la Vie

Dieu a voulu que la société générale des hommes se subdivisât en trois sociétés particulières, au fonctionnement desquelles est attaché le bonheur social en même temps que celui de l'autre vie.

Ces trois sociétés particulières, constituées pour régir l'homme dans ses trois conditions distinctes d'enfant, de citoyen et de chrétien, sont la société domestique ou famille, la société civile ou Etat, la société religieuse ou Eglise.

Enfant, l'homme a besoin d'une autorité s'occupant de son éducation et de son avenir, *c'est le rôle des pères et des mères.*

Citoyen, l'homme a besoin d'une autorité lui garantissant l'usage non entravé de ses droits et lui aidant à réaliser sa fin temporelle, *c'est le rôle de l'Etat.*

Chrétien, l'homme a besoin d'une autorité veillant aux intérêts de son âme et l'assistant dans la poursuite de sa fin d'outre-tombe, *c'est la mission de l'Eglise.*

Tout en procurant à l'homme cette triple assistance, ces trois autorités répondent à un triple besoin de son cœur. L'homme, en effet, par le besoin inné d'une société particulièrement intime avec ceux qui ont puisé leur sang à la même source que lui et partagé le même berceau, appelle une famille.

Par le besoin naturel de sentir le cœur de ceux que l'identité de race, de langue et de séjour associé à ses destinées, battre le sien d'un même amour pour le pays commun, il appelle une patrie.

Par le besoin religieux, enfin, de sentir à côté de lui quelque chose de plus que la protection et la sympathie de ses semblables et d'y ajouter celles de son Créateur, il appelle l'Eglise, qui n'est autre pour lui que la société avec Dieu.

Telle est la double raison d'être de ces trois sociétés particulières. Pendant que l'unité du sujet dont elles s'occupent leur impose le devoir d'associer leurs pouvoirs et de s'entraider, leur but, leurs moyens et leurs droits très distincts, leur assignent un fonctionnement indépendant, chacune dans sa sphère différente d'action. Ce n'est pas contradiction, car bien qu'elles s'enveloppent et se meuvent les unes dans les autres, leur fonctionnement, si elles n'y mettent pas elles-mêmes d'obstacles, peut s'accomplir aussi harmonieusement que celui des globes célestes à la voûte du ciel, Dieu ayant mis l'ordre dans toutes ses œuvres.

La soumission, en effet, qu'elles réclament chacune de l'homme, ne soulève aucune compétition ni dans sa volonté ni dans son cœur, où l'amour de l'Eglise ne gêne pas plus l'amour de la patrie que l'amour de la patrie n'y gêne les affections de la famille. Rien n'empêche l'homme d'être à la fois bon fils, bon citoyen et bon chrétien.

Si ces trois sociétés, tout en respectant leurs droits réciproques, et, tout en restant dans les limites de leur sphère particulière d'action, s'accordaient l'appui de parole, d'exemple et d'actes mêmes, au besoin, que l'unité du sujet leur impose, elles réaliseraient l'union universelle des hommes dans la variété des nations, car pendant que la famille unirait les individualités qui la composent, et l'Etat, les familles groupées sous sa direction, l'Eglise qui enveloppe toutes les patries dans sa sphère à titre de pouvoir chargé de la fin spirituelle commune aux hommes, unirait tous les états par le lien puissant des mêmes principes de morale sociale, de religion et de politique internationale.

Que de maux épargnés à l'humanité et quel charme ajouté à son séjour terrestre!

L'homme ne se trouverait isolé ni étranger nulle part. Dans la famille, tant qu'il lui serait donné d'y vivre, il goûterait ces pures affections du foyer chrétien qui en font un abri si doux, pour le cœur, contre les tristesses de la vie.

En dehors de la famille, il trouverait cette sympathie instinctive que s'accordent les hommes enfermés dans les mêmes frontières, liés par les mêmes intérêts, nés sur le même sol et grandis au même soleil.

Loin de la patrie, sur le sol étranger, il lui suffirait d'entrer dans une église pour que, à la vue de l'autel, de la croix et des fidèles agenouillés sous la bénédiction du prêtre de son enfance, il retrouvât une patrie, la patrie spirituelle, la patrie des âmes où l'on s'aime sans se connaître parce qu'on a la même prière et qu'on y rêve des mêmes espérances.

Enfin, quand il aurait à partir pour les rivages encore plus lointains d'au de là de la tombe, il serait là moins que partout isolé et étranger, car il entrerait dans la société éternelle de l'homme avec Dieu, la grande église de l'éternité.

Telle est, d'après le plan divin, la conception générale de la société humaine, conception dont l'application est décisive sur les destinées de l'homme.

Or, de laquelle des trois sociétés dépend surtout cette application? De l'Etat et pourquoi? Parce que la famille a une

sphère d'action trop petite pour empêcher cette application et parce que l'Eglise est trop abritée contre le caprice humain, par son assistance divine, pour mettre obstacle à l'harmonie des trois pouvoirs.

C'est l'Etat qui est le plus exposé, par le prestige de la force matérielle dont il dispose et des honneurs sensibles qui l'entourent, à dépasser la limite de ses droits et à manquer à ses devoirs vis à vis de la famille et de l'Eglise.

Quelles sont donc, sans restriction aucune les limites des droits de l'Etat et quels sont ses devoirs s'il veut régner selon le plan divin ?

Commençons par les devoirs de l'Etat à l'égard de la famille, en les déduisant de l'antériorité de celle-ci sur lui.

Des trois sociétés la première qui se forma, fut la société religieuse par les relations du premier homme avec Dieu.

La seconde fut la famille par la création de la femme et la naissance des enfants.

L'Etat ne vint qu'en troisième lieu lorsque les familles sentirent le besoin de se grouper pour constituer une autorité supérieure, chargée de leurs intérêts généraux.

En reconnaissant à l'état les droits et les pouvoirs, qui lui sont indispensables pour sa mission et qui sont nécessairement très grands, les familles s'abdiquèrent pas leurs droits naturels sur l'éducation et le mariage des enfants non plus que sur la propriété et sa transmission par héritage.

Ces droits étant antérieurs à ceux de l'état, celui-ci a pour devoir d'en tenir compte, puisqu'ils ne viennent pas de lui.

Quels que soient ses pouvoirs, il n'est au fond que le mandataire de l'association qu'il gouverne. C'est lui qui appartient à la nation et non la nation qui lui appartient.

Nous n'insisterons pas sur ces principes afin de nous arrêter davantage aux rapports de l'état avec l'Eglise, principal objectif de la conférence.

Expliquons comment le pouvoir civil et le pouvoir religieux, chargés de s'occuper l'un de la fin temporelle de l'homme, l'autre de sa fin éternelle, sont harmonisés avec sa double nature et, par suite, lui sont nécessaires tous les deux pour qu'il soit atteint dans sa conscience aussi bien que dans ses actes et qu'en lui soient régis le chrétien et le citoyen.

Ces deux pouvoirs, tout en n'exerçant leur autorité que dans les limites de leur fin propre, sont obligés cependant, par l'unité et

l'intérêt du sujet dont ils s'occupent, de se prêter un appui mutuel en conciliant leur action. Et cette conciliation leur est possible du moment que leurs sphères sont de natures différentes et que chacune est suprême dans celle qui lui est propre. L'autorité civile, n'étant préposée qu'aux intérêts temporels d'une association particulière et ne dérivant de Dieu que *médiatement* par le peuple, dont elle est le mandataire, se trouve nécessairement localisée dans ses frontières nationales, tandis que l'autorité religieuse, qui dérive *immédiatement* de Dieu et qui est préposée aux intérêts spirituels et aux principes communs à tous les hommes, est nécessairement universelle et sans frontières.

La suprématie appartient donc à l'Eglise à titre de pouvoir chargé des principes généraux et de la fin éternelle, sans que cette suprématie ait rien d'humiliant pour les chefs civils d'en accepter le contrôle et de l'honorer dans la personne d'un prêtre, du moment que ce prêtre est le substitué du Christ et que ce qui s'impose en lui à la soumission et au respect est *non la personne mais la fonction*.

Grâce, donc, à l'autorité spirituelle de l'Eglise enveloppant tous les états, l'humanité peut réaliser le plan divin de l'union internationale dans la variété des nations aussi bien que chaque nation là peut réaliser dans la variété des familles qui la composent et chaque famille dans la variété des individus assis à son foyer.

Qui ne saisit tout ce qu'il y a de grand et de logique dans cette adaptation de la société à la double fin de l'homme par l'association intime des deux pouvoirs qu'il nécessite en tant qu'être composé d'un corps et d'une âme.

Qui ne voit que l'amour de la patrie, dans ces conditions, est susceptible, en effet, de s'harmoniser dans le cœur du citoyen avec l'amour de l'Eglise tout aussi facilement que l'amour de la famille dans le cœur de l'enfant avec l'amour de la patrie, et la dignité de l'Etat ne lui paraît pas plus diminuée à côté de la dignité du Pape que la dignité du père ne l'est à côté de la dignité de l'état.

Qui ne se sent pas disposé à souscrire à cette conception sociale déduite de la doctrine du Christ et d'en poursuivre l'application pratique!

Qui n'est pas frappé également de la beauté de cette doctrine et de la possibilité de la conciliation des deux pouvoirs en question, puisque leurs fins, leurs moyens et leurs droits sont de nature

très distinctes ! Et pour prouver que ces deux pouvoirs, dans leurs sphères propres d'action, peuvent réellement régir le même sujet sans se heurter ni se causer de l'encombrement, nous préciserons dans ses détails la sphère d'action dans laquelle l'état doit être indépendant, nous déterminerons ensuite celle de l'Eglise.

Sphère d'action de l'Etat.

L'Etat, à titre de pouvoir chargé de la fin temporelle, doit avoir dans ses attributions exclusivement et en pleine indépendance : 1° le droit et le devoir d'assurer la sécurité de la nation contre ses ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, ce qui comporte le soin de la milice et de la police, l'échange des ambassadeurs et des légations, la guerre, les alliances et les traités de paix, la répartition et la perception des impôts, la nomination et le choix des fonctionnaires civils, la surveillance des doctrines sociales, des agitateurs, des associations secrètes, de la publicité, des réunions de citoyens, la fixation d'instruction jugés nécessaires pour obtenir les fonctions de l'Etat.

2° Le droit et le devoir d'assurer la sécurité des individus dans leur fortune, leur réputation et, en général, dans tous leurs biens personnels, de quelque nature qu'ils soient, ce qui comporte l'exercice de la justice, l'institution des tribunaux, la réglementation de la procédure, la rédaction et la sanction des lois, l'entretien des lois, l'entretien des prisons, l'exécution des sentences.

3° Le droit et le devoir de tout ce qui est de nature à procurer la prospérité matérielle de la nation, ce qui comporte l'encouragement et la protection de l'industrie, de l'agriculture, du commerce et des sciences, la gestion des finances, la surveillance des abus possibles à cet égard, à tous les degrés de la hiérarchie administrative, la répression des dilapidations et les mesures préventives contre les détournements. L'état est indépendant sur tous ces points, sous la réserve, toutefois, d'un droit de contrôle réservé au Pape quant à l'application, afin qu'il puisse élever la voix contre les excès qui pourraient s'y heurter à la morale sociale.

P. PESNELLE.

(A suivre.)



Joseph d'Arimathie.

Il existe un Evangile apocryphe ou légendaire intitulé *La narration de Joseph d'Arimathie, celui qui vint réclamer le corps de Jésus*. On y rappelle les principaux faits de la Passion de Jésus, et le témoignage du courageux disciple devant Pilate, puis devant le Sanhédrin qui le fait jeter en prison d'où il est tiré miraculeusement.

Ce fragment est-il complet? J'en doute. Qu'y était-il raconté en plus? On ne sait. Le trouvera-t-on jamais? Je crains que non.

Dans ce complément de la légende que nous essayons ici, Joseph d'Arimathie rapporte ce qu'il a vu, et il y parle comme il suit :

LES TÉMOIGNAGES.

... Nous étions trois parmi les princes du peuple qui avions refusé de prendre part à l'inique procès de Jésus de Nazareth, Rabbi Gamaliel, Nicodemus et moi.

Je n'étais pas encore des disciples du Christ; mais j'avais souvent entendu sa parole, sous les portiques du Temple, alors qu'il ravissait le peuple par sa doctrine, et que les émissaires des Pharisiens eux-mêmes envoyés pour le prendre s'en allaient en répétant que jamais homme n'avait parlé comme cet homme. Or aujourd'hui que je le voyais livré aux Gentils par la jalousie des princes des prêtres, ces discours me revenaient au cœur dans une lumière plus vive. Jamais le Maître ne m'avait paru plus divinement grand qu'en face de l'outrage et de l'iniquité; et je n'attendais qu'un signe de sa puissance pour tomber à ses pieds et saluer en lui l'envoyé du Très-Haut.

On était dans la journée des apprêts du sabbat. Jérusalem était troublée. Des bandes la traversaient avec des cris et des menaces, attendant, pour l'insulter, le passage du Juste que, depuis la veille, on traînait, par les rues, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode. Le Prophète se taisait. Quand on sut que le Prétoire venait de le condamner au supplice de la croix, il y eut un grand éclat d'applaudissements, de rires et de blasphèmes contre lui. Les fauves tenaient leur proie.

Cependant, à l'écart, il y avait les pauvres, les humbles, les souffrants, les opprimés qui tremblaient et pleuraient dans l'ombre, car ils se rappelaient les paroles qu'ils avaient entendu dire au Seigneur avec des larmes: " Jérusalem, qui tues les prophètes de Dieu, que de fois j'ai voulu rassembler tes fils, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!..."

Pendant ce temps-là, je m'étais retiré dans ma maison, hors de la porte de la ville, proche de la colline appelée Golgotha. Et là, assis sur le toit en terrasse de ma demeure, j'attendais, le cœur triste, ce qui allait arriver, regardant de ce lieu la ville tumultueuse, prêtant l'oreille à tous ses bruits, et déroulant sur mes genoux le volume des prophéties touchant le Rédempteur promis à Israël.

Dans le trouble de mes pensées et le combat de mon cœur, j'allais de l'un à l'autre récit de nos Livres saints, de la mort d'Abel tué par son frère au sacrifice d'Abraham conduisant Isaac chargé du bois de son supplice, sur cette même colline que j'avais là devant moi. Puis je lisais, dans l'Exode et dans le Lévitique, l'immolation de l'Agneau et la sortie de l'Égypte, la malédiction du Bouc émissaire chargé des crimes du peuple et expulsé dans le désert. Après quoi, posant le livre, et, la tête dans mes mains, je méditais et me demandais, comme les Rabbins mes frères: " Que représentent ces figures? "

Je relevai le front, au bruit d'une grande foule qui montait de la ville, et dont le tumulte redoublait en approchant de moi. Sur le bord rocheux de mon jardin, le chemin se remplit de piques, de chevaux, de soldats, leur centurion en tête. Et au milieu je vis, enveloppé par une multitude furieuse un homme chargé de sa croix. Et le nom que vociféraient ces furieux, parmi des outrages, des moqueries et des menaces, c'était le nom de Jésus!

Je ne pense pas avoir jamais senti une douleur semblable à cette douleur. Celui qui marchait courbé sous le bois infâme m'apparut défiguré, sanglant, à faire pleurer les Anges de la paix. Je frissonnai jusque dans la moelle de mes os; et frémissant je m'apprêtais à descendre vers lui lorsque je vis les soldats écartier de leurs piques tous ceux qui approchaient. Parmi ceux-là étaient les filles de Jérusalem qui venaient le consoler en essuyant le sang qui coulait de son front, tandis que lui-même, relevant vers elles son visage tranquille, leur défendait de pleurer sinon sur le péché de leur peuple et les malheurs de leur ville.

Le funèbre cortège disparut dans un pli de terrain. Mais à ce même instant, le Fils de l'homme avait levé son regard de miséricorde vers moi, et il avait lu dans mon cœur. Jamais sa face auguste, éclairé de la lumière du ciel, ne m'avait paru plus adorable que sous cette rosée amère de sueur et de sang. Il me sembla qu'un rayon s'en était détaché, et que les pages de mon livre en étaient illuminées.

J'en étais alors, dans ma lecture sainte, à ces paroles d'Isaïe : " Il n'y a plus de beauté en lui, plus de charme. Nous l'avons vu : il n'avait plus aspect humain. Nous avons gémi de le voir ainsi méprisé, le dernier des hommes, l'homme de douleurs, brisé par l'infirmité. Son visage nous était comme dérobé, nous ne l'avons pas reconnu. C'est qu'il est celui qui porte nos langueurs, et qui a pris sur lui nos souffrances. Nous l'eussions pris pour un lépreux, tant la main de Dieu l'avait humilié, frappé. Il a été blessé à cause de nos iniquités, brisé pour expier nos crimes. Le poids de notre rachat s'est appesanti sur sa tête, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Tous nous étions errants comme un troupeau égaré ; nous nous étions tous détournés du chemin. Le Seigneur a pris sur lui l'iniquité universelle. Il s'est offert, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche, semblable à la brebis que l'on mène à la boucherie et à l'agneau silencieux sous le fer qui le tond."

Maintenant le chemin était vide. De cette foule de tout à l'heure il ne restait plus au bas que les quelques femmes fidèles que les piques des soldats venaient de repousser. Enveloppées de leurs longs voiles, elles se lamentaient et pleuraient. Je les voyais qui, debout, regardaient de loin ce qu'on allait faire de leur Maître adoré.

Pour se consoler entre elles et espérer encore, elles se rappelaient l'une à l'autre les miracles de sa puissance de résurrection et de vie. L'une qui était une veuve de Naïm racontait que le bon Maître, ayant rencontré aux portes de la ville le cercueil de son fils que l'on portait en terre, avait prononcé seulement cette parole souveraine : Jeune homme lève-toi ! Et le jeune homme s'était levé, et Jésus l'avait rendu à sa mère.

L'autre, qui était la femme d'un chef de la synagogue, disait comment sa fille, une enfant de douze ans, était endormie dans la mort, quand lui prenant la main, Jésus lui avait dit de même : Jeune fille lève-toi ! Et il l'avait rendue à son père.

Une autre, une Chananéenne, se tenait prosternée en terre et, parmi ses sanglots j'entendais qu'elle disait qu'elle n'était qu'une

pauvre étrangère, mais que le Seigneur ne lui avait pas refusé les miettes de sa pitié, et qu'à elle aussi une fille bien-aimée avait été rendue, à la voix de Jésus!

Et elles se demandaient alors si Celui qu'elles avaient vu ressusciter leurs morts n'allait pas vaincre la mort, comme il avait promis. Et puis, elles se rappelaient comment autrefois il prenait leurs enfants dans ses bras pour les bénir. Mais pourquoi venait-il de dire tout à l'heure: " Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et vos fils?" Et elles se lamentaient avec une grande douleur.

Sur la même route on voyait passer et s'arrêter, arrogants et superbes, ceux des grands qui, par dédain ne s'étaient pas mêlés à la foule. Je ne les connaissais que trop. C'étaient des pharisiens, des scribes, des docteurs de la loi, ceux qui avaient acheté Judas, intimidé Pilate, ameuté la populace, et qui venaient maintenant jouir de la bien heureuse issue de leur complot. Drapés dans leurs longues robes, les yeux pleins d'une joie haineuse, ils regardaient à l'écart la croix qui se dressait, et, branlant leur turban orné de phylactères, ils jetaient de loin l'ironie de leur victime: " Vah! ô toi qui te vantais de détruire le Temple et de le réédifier en trois jours! C'est l'heure de t'en souvenir!" Et les autres répondaient: " Qu'il descende donc maintenant de la croix, s'il le peut. Il venait sauver Israël, qu'il se sauve lui-même!" Et ils riaient amèrement.

Je regardai, au faite de la colline aride du Calvaire, au-dessus des gardes et des bourreaux, au-dessus de la foule moqueuse ou curieuse, entre deux malfaiteurs, la tête du crucifié se dressa à mes yeux entre la terre et le ciel. Ses bras étaient comme pour embrasser le monde. Sur le fond, un long nuage d'or lui faisait un diadème. Mais dans le lointain grondait la foudre.

A la clarté qui venait de là, je repris la leçon du saint Livre. Le vent du ciel l'avait ouvert au Psaume où il est écrit: " Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? Mon Dieu, je vous invoque et vous ne m'écoutez pas. Cependant vous êtes le Saint qui habitez dans Israël, et nos pères n'ont pas en vain espéré en vous. Pour moi, je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut du peuple. Ceux qui me regardent m'insultent, et, le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant: " Il a mis son espoir en Dieu, que " Dieu le délivre! Que Dieu le sauve, puisqu'il se confie en lui!" O Dieu, ne vous éloignez pas de moi, parce que la tribulation me

presse et que personne n'est là pour me secourir... Je me suis écoulé comme l'eau; les méchants se sont rués sur moi, comme le lion rugissant. Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils m'ont donné en spectacle; ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort. Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas. Vous êtes ma force, venez en hâte à mon secours!"

J'en étais là, quand du haut de la croix un cri puissant se fit entendre. En ce moment la foudre éclata, la terre trembla, les ombres s'épaissirent, je ne vis plus le soleil; autour de moi je sentis que le sol tremblait, une nuit profonde m'enveloppa; la foule épouvantée avait quitté la colline. Je crus que c'était la dernière nuit du monde; et je tombai la face contre terre: un silence de terreur planait sur la ville entière.

Mais ce qu'il y eut alors de plus effrayant, c'est que toute la vallée de Josaphat se souleva, les pierres se brisèrent, les sépulchres s'ouvrirent, les morts ressuscitèrent. Plusieurs les virent dans la ville, après la résurrection de Jésus.

Quant à moi, voici la vision que j'en eus, en cette heure même où le Christ expira, et le grand Témoignage que j'en dois rapporter.

* * *

C'était à la sixième heure. Les ténèbres couvraient la face de la terre; seule la tête du Christ demeurait lumineuse. Des formes erraient dans l'ombre, comme un tourbillon vivant de personnes et de choses, avec le bruit indistinct du vent dans la forêt; et leur foule sans nombre s'approchait de plus en plus du sommet où se dressait la croix. C'était le long cortège de ceux qui sont nommés dans le Livre sacré, Prophètes, Patriarches et Justes, qui, sortis de leurs tombeaux, venaient tour à tour reconnaître, contempler et adorer le Rédempteur promis depuis le commencement du monde.

Le premier qui du sein de l'ombre surgit plus grand que les autres fut l'Ange du désert. Je le reconnus à la rude tunique de poil de chameau qu'il portait. Et, comme je lui disais dans mon Cœur tremblant: "Qui es-tu?" j'entendis retentir la voix de celui qui avait crié le long du Jourdain: "Préparez les voies du Seigneur!"

Debout au pied de la croix, Jean fils de Zacharie contemplant donc et disait: "Voici l'Agneau de Dieu! Voici celui qui ôte le

péché du monde! Il est plus grand que moi, car il fut avant moi. . . Celui qui croit dans le Fils a la vie éternelle, celui qui ne veut pas croire ne verra pas la vie, et la colère de Dieu demeurera sur lui."

Ainsi à chacun de ceux qui passaient devant le Christ, Jean montrait du doigt la Victime immaculée, et il disait de même: "Voici l'Agneau de Dieu!"

Je reconnaissais chacun d'eux aux paroles qu'il proférait. C'était Daniel portant la chevelure et la barbe tordues en longues tresses, comme ceux de Babylone. Il se tourna vers les régions des quatre parties du ciel, l'Egypte, la Babylonie, la Grèce et Rome la superbe, puis adorant le Maître des empires de la terre, il s'écria: "La voici donc accomplie la vision qui me fut montrée un jour par l'Ange Gabriel, le long du fleuve Chobar, dans la première année de Darius, roi des Mèdes! Les voici donc révolues les soixante-deux semaines après lesquelles le Christ devait être mis à mort! La prévarication est maintenant consommée, le péché va prendre fin, l'iniquité sera détruite, la justice éternelle va commencer son règne, car le Saint des saints a reçu l'onction de son sacre sanglant, et il va régner à jamais."

Isaïe s'avança tout rouge du sang vermeil qu'il avait répandu, lorsque le roi Manassès fit scier ce noble fils d'Amos. Saluant la grande Victime, il s'écria: "C'est lui, lui l'Emmanuel, le Prince de la paix, le Dieu, le Fort, le Prince du siècle futur. C'est lui, lui le Médiateur de l'alliance nouvelle pour renouveler la terre et remettre sous son sceptre les héritages dispersés!"

Alors, considérant les blessures saignantes et glorieuses de ce roi de douleurs, sa voix s'éleva tour à tour plaintive et triomphante pour chanter le combat du vainqueur du péché. "Quel est donc celui-ci dont les vêtements sont teints de cette pourpre sanglante? Qu'il est beau dans cette parure, lui qui vient de faire éclater la force de son bras!" Entendez-le qui répond: "Je suis celui qui suis venu rétablir la justice et combattre pour le salut. — Mais, ô guerrier, pourquoi ton vêtement est-il rouge, et tes habits comme ceux du vigneron qui vient de fouler le pressoir? — C'est que je l'ai foulé le pressoir de la souffrance, et je l'ai foulé seul. J'ai regardé tout autour de moi: personne pour me secourir. Alors c'est à mon bras que j'ai demandé le salut; mon indignation est venue à mon aide. Il s'est levé dans mon cœur le jour de la vengeance, et l'ère de la rédemption est ouverte désormais."

Et puis j'entendis David, couronné du diadème, qui chantait sur la harpe: "Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les rois ont-ils tenu conseil contre le Seigneur et son Christ? Il se moquera d'eux Celui qui habite dans le ciel. Le voici Celui à qui le Seigneur a dit: Tu es mon fils et je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage. Il a bu, sur son chemin, de l'eau amère du torrent, mais il relèvera la tête, et du haut de Sion il étendra son sceptre jusqu'aux confins de l'univers."

Tous les Voyants d'Israël s'avançaient pressés, les bras tendus vers le Libérateur. Elie était descendu de son char de feu. Elisée était revêtu du manteau qu'il avait hérité de son maître. Ezéchiel avait gardé son aspect plein d'épouvante. Jérémie était reconnaissable à son regard plein de douleur, et je l'entendis qui disait: "Mon affliction est grande comme la mer. O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à cette douleur."

D'autres voix semblaient venir d'un lointain plus profond, immense, hommes des premiers âges, sortant du fond des siècles oubliés, pour rendre hommage à Celui qui fut hier, qui est aujourd'hui et qui sera toujours. Je reconnus Moïse aux deux Tables de la loi qu'il présentait au Législateur éternel, et aux deux rayons de gloire qui s'échappaient de sa face. Aaron portait la longue robe d'hyacinthe, l'éphod, la tiare du grand-prêtre, et il tenait en main la verge avec laquelle il avait rempli de prodiges la cour du Pharaon. Job, les cheveux et la barbe hérissés de terreur, comme lorsqu'il vit passer Jéhovah devant sa face, contemplait dans sa chair le Rédempteur vivant qu'il avait prophétisé.

Derrière encore, plus loin, le vieux Jacob parut; il regarda et se consola de ce que "le sceptre était sorti de Judas, parce qu'il voyait Celui qui devait être envoyé, l'attente des nations." Joseph s'inclina devant Celui qui seul méritait le grand nom de "sauveur du monde." Il était reconnaissable à l'anneau royal, à la robe de splendeur, au collier d'or que lui avait donné le Pharaon, lorsqu'il l'avait fait monter sur son char pour régner avec lui sur la terre d'Egypte. Abraham se réjouit, parce qu'il voyait enfin venu le jour de ce Fils en qui toutes les nations devaient être bénies. Isaac reconnut un frère dans Celui qui était immolé sur la montagne. Melchisédech tenait dans ses mains le pain et le vin du sacrifice qu'il semblait offrir à la victime divine. Noé

cherchait au-dessus de cette tête, radieuse jusque dans la mort, l'arc-en-ciel de la nouvelle alliance de Dieu avec son peuple.

Enfin, des dernières profondeurs des temps, on entendit dans les airs un concert harmonieux. C'étaient les filles d'Eve qui chantaient et redisaient à leur première mère: "Victoire à toi, ô mère, console-toi! Le Fils de la femme a brisé la tête du serpent."

Quand chacun des ressuscités fut venu rendre ainsi témoignage tour à tour, ce fut alors l'assemblée tout entière, qui se prosterna devant la croix du Fils de l'homme; et ensemble, d'une voix forte comme celle des grandes eaux, ils entonnèrent ce cantique: "Salut à notre Dieu qui est assis sur son trône, et à l'Agneau rédempteur. Bénédiction et gloire, sagesse et action de grâces, honneur, vertu et force à lui, dans les siècles des siècles. Amen!"

Je compris alors que les Ecritures étaient maintenant accomplies, et que tout était consommé. La vision disparut peu à peu de mes yeux; les ténèbres s'éclaircirent: elles avaient couvert la terre de la sixième à la neuvième heure du jour. Je regardai vers la croix. Je n'y vis plus que Jean, fils de Zébédée, et Marie mère de Jésus debout aux pieds de son Fils.

Près de moi, sur le chemin, un centenier passa qui descendait du Calvaire. C'était celui qui venait de commander les gardes; il marchait la tête baissée; et je l'entendis qui répétait, en se frappant la poitrine: "Celui-là était vraiment le Fils de Dieu!"

Disant cela, le soldat de César se tourna tour à tour vers chacun des points du ciel, comme s'il eût voulu se faire entendre de l'Empire tout entier. Et, de tous les points, de toutes les frontières de la Gentilité, c'était comme un écho qui répercutait et me renvoyait cette profession de foi: "Celui-là était vraiment le Fils de Dieu!"

Descendant du lieu haut où cette vision m'avait été donnée, je fus trouver Nicodème et je lui rapportai ce que je venais de voir, et comment les prophètes avaient parlé devant moi.

Son cœur n'était plus tremblant, mais intrépide et fort, comme le mien. Je lui déclarai que j'avais résolu de faire au Crucifié les honneurs du supulcre que j'avais fait préparer dans une grotte de mon jardin, après avoir enveloppé son corps sacré de bandellettes et l'avoir embaumé de parfums de grand prix.

Il sortit pour aller acheter les aromates avant l'heure à laquelle commence le repos du Sabbat. Et moi, "me rendant près de Pilate de qui j'étais connu, je lui demandai hardiment le corps de Jésus."

Mgr BAUNARD.

Règles de lecture du latin

Trois grands principes régissent la bonne lecture du latin :

- 1° — La prononciation correcte qui consiste : (a) à donner à chaque voyelle le son qui lui convient, et à le lui conserver pendant toute la durée de l'émission; (b) à articuler les consonnes distinctement.
- 2° — L'accentuation juste, qui consiste à donner non pas plus de durée, mais plus de relief à une syllabe bien déterminée de chaque mot latin. L'accent n'est jamais sur la dernière syllabe d'un mot de plusieurs syllabes, mais sur l'avant-dernière, ou, à son défaut sur la précédente; un ' en indique la place dans certaines éditions.
- 3° — Les pauses ou distinctions qu'indiquent suffisamment les virgules, les points virgules et les points dans le texte, les barres ($\frac{1}{4}$, $\frac{1}{2}$, complètes et doubles) dans le chant.

Son des voyelles

A et **I** ont le son français ordinaire — **I** suivi d'une voyelle ne se fond pas avec elle, mais fait syllabe distincte: Ex.: *acti-o*.

E et **O** ont le son français ouvert, de **o**, è dans *domine, prière*.

Æ et **œ** ont le son de **e** ouvert.

U a le son de **ou** français. Il y a exception après **q** et même **g**, quand après celui-ci l'**u** ne fait qu'une syllabe avec la voyelle suivante: Ex.: *san-guis*. Dans cette exception, l'**u** se rapproche du **v** imparfaitement articulé.

Au et **Eu** ont le son de chaque voyelle prise séparément mais on les prononce d'une seule émission: Ex.: *Gau-de, Eu-ge*.

Articulation des Consonnes.

B, D, F, K, L, P, R, V et **X** s'articulent comme en français.

Devant **a, o, u**, — **C** et **G** s'articulent aussi comme en français.

Devant **æ, e, œ, i**, — **C** s'articule **tch**; Ex.: *tchali; pa-tchem*, après une consonne dans un mot il s'articule **ch**, *an-chilla*.

Devant **æ, e, œ, i**, — **G** s'articule **dg**; Ex.: *dgenui, re-dges*; après une consonne, dans un mot il s'articule **g**: Ex.: *an-ge-lus*

Ch s'articule **k**.

Gn s'articule comme **gn** dans agneau.

H, est un peu aspirée; elle est **K** dans *mihi, nihil*, et ses composés.

J se prononce **I** et forme syllabe avec la voyelle suivante: Ex.: *e-jus*.

M, N s'articulent partout, et la voyelle qui les accompagne ne doit jamais avoir le son nasal: Ex.: *an-te*.

S placée entre deux voyelles ou après **n** se rapproche du **z** français: Ex.: *ni-si*.

Sc se prononce comme le **ch** français devant **æ, e, œ, i**: Ex.: *a-schendet, na-schi*.

Ti suivi d'une voyelle se prononce **si** s'il est précédé lui-même d'une consonne autre que **s, x, t**: il se prononce **t si** s'il est précédé d'une voyelle; Ex.: *ac-ti-o, pe-ti-it*

Z s'articule **dz**: Ex.: *Na-dzareth*.

N.-B. — En latin, on ne fait pas la liaison entre les mots; chacun d'eux se prononce séparément sans subir l'influence de ses voisins.

(Cf *Grammaire du Chant Grégorien par Mr L Abbé C. Cartaud*).